

**Urgences**



## **Belluaire (extraits)**

Michel Savard

---

Number 14, August 1986

Corps et jouissances

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025266ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025266ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Savard, M. (1986). Belluaire (extraits). *Urgences*, (14), 59–64.  
<https://doi.org/10.7202/025266ar>

**Michel Savard**

**BELLUAIRE (EXTRAITS)**

La plupart des êtres s'adonnent au mirage d'une double croyance: ils croient à la pérennité de la mémoire (des hommes, des choses, des actes, des nations) et à la possibilité de réparer (des actes, des erreurs, des péchés, des torts). L'une est aussi fausse que l'autre. La vérité est juste à l'opposé: tout sera oublié et rien ne sera réparé.

Milan UNDERA

j'attends César Auguste  
j'attends je goûte  
de la société romaine  
avec ses convois ses exploits  
parcourus d'électricité avec  
ses tribuns à vapeur  
qui s'abreuvent de renard  
avec ses carcasses vivantes  
se reproduisant barbares et joyeuses  
au long des passages visionnaires  
et des descentes en flammes  
dont la nuit s'intoxique  
j'attends César Auguste  
aspirant à pleins poumons  
ce qu'il reste dans l'air  
d'air à boire j'attends je gonfle  
les muscles de ma littérature  
à la fenêtre volent les voiles  
qu'agite la bourrasque  
insistante

je tremble encore  
les rivages c'est à peine  
s'ils contiennent les formes  
que je n'assume qu'à contre-cœur  
autre victime de cet univers trop physique  
tu comprends la loi de la relativité  
pour peu que tu l'appliques  
à l'espacement des meubles dans le palais  
à l'ordonnance de mes attentions ou encore  
à ces spasmes qui nous font tributaires  
coulant l'un en l'autre les obsessions  
qui nous brûlent la gorge  
qu'en penses-tu  
César Auguste  
sommes-nous de ces couples turbines  
qui fusionnent quelque part quelque temps  
sans jamais s'en remettre sommes-nous  
tout à fait déments de trop croire  
en ce qui ne s'explique que mal  
ou pas du tout je tremble encore  
et tu vas dire que j'exagère mais  
César Auguste j'ai besoin  
que tu me répètes que je suis un bon chien que  
jamais tu n'as vu mon semblable

tends à l'épuisement ta coupe  
qu'il communique à ces plongeurs  
vers le mystère que consume ton corps  
tends ta coupe à ceux qui n'ont plus soif  
et néanmoins toujours en redemandent  
pour faire à l'oubli ample mesure

daigne ô César Auguste  
car ceux qui vont mourir  
subiront sans frémir la griffe et le trident  
mais reculent d'effroi  
devant cette vipère que tu réchauffes  
sous chaque prédiction des augures

c'est qu'il ne suffit plus  
de bardasser l'un contre l'autre  
et contre soi-même ses nuits blanches  
à démontrer lequel de l'autre bande contre nature  
laisse-moi te dire César Auguste  
qu'elle a vite épuisé cette folie  
son commentaire  
alors que sur le sable à peine maculé  
subsistent quand même deux êtres  
à renifler les sels qu'automatiques leurs coqs  
leur passent sous le nez

sinon c'est semblable  
mais d'autre chose

on imagine avec ses fours  
une cité ses maladies sémantiques  
ses larmes furieuses dans les thermes  
de lieux publics où l'image encore  
esclavagiste ne pillerait pas  
une cité ses foules écumantes  
brandies en gradins par l'arène de pierre  
où tout serait permis où nous seraient offerts  
la chance d'accéder à la célébrité le choix  
des armes à toute épreuve  
qui nous assureraient ici  
d'atteindre nos objectifs  
fussent-ils ou non débattus sauvagement  
le long des clôtures au-dessus desquelles  
papillotteraient les cris et fulgurante  
la vision des lauriers